

## Du temps de la menace au temps de la violence et à la compassion

Extraits de *Temps passé*, de Krishna Baldev VAID

Si la partition Indo-pakistanaise en 1947 a suscité presque tout de suite une énorme littérature, comme dans une volonté d'« abréaction » verbale du trauma, depuis quelques années cette période douloureuse suscite un regain d'intérêt dans les études historiques et sociales en Inde<sup>1</sup> : les heurts entre communautés religieuses entre temps ont montré à l'évidence la vanité du « partage » traumatique mais aussi l'impuissance des descriptions ou des réflexions qu'il a suscitées à prévenir la récurrence de la violence. La politisation des crispations identitaires ne s'est pas calmée après l'Indépendance : guerres entre l'Inde et le Pakistan (1965, 1971), violents affrontements à l'intérieur de l'Union Indienne, entre hindous et sikhs dans les années quatre-vingts (alors qu'en 1947 sikhs et hindous étaient perçus ensemble comme l'autre des musulmans), puis entre hindous et musulmans dans les années quatre-vingt-dix, autant d'incidents qui rouvrent périodiquement la blessure de la partition, et reposent avec insistance la question de ce que certains représentent comme un choc de civilisations<sup>2</sup>.

Comment se fait-il qu'à un moment donné, à des moments historiquement donnés, un *modus vivendi* relativement harmonieux fondé sur une interaction quotidienne des deux communautés se transforme en guerre sainte ? Comment se fait-il que l'identité de groupe --un groupe unitaire artificiellement homogénéisé sur des principes simplifiés pour la circonstance-- prenne le pas sur les identités plurielles, complexes, relativement cloisonnées, étalées plus encore que hiérarchisées, qui sont le propre du tissu social villageois dans le sous continent ?

Questions si terribles que beaucoup d'écrivains de la Partition la laissent en suspens<sup>3</sup>. A la première question, les réponses données par de très nombreuses oeuvres littéraires sont souvent implicites, souvent tendant à mythifier l'« avant » comme une ère de fraternité locale harmonieuse brisée de l'extérieur par un agent non local (les Anglais, les grands leaders, les intérêts économiques ou politiques de diverses mafias)

---

<sup>1</sup> Alok BHALLA a édité en 1994 une anthologie de près de 900 pages de nouvelles sur la Partition, traduites de l'ourdou, du hindi et du panjabi (*Stories about the Partition of India*, Delhi, Harper Collins), ainsi que l'historien Mushirul HASAN en 1995 (*India Partitioned, The Other face of Freedom*, Delhi, Lotus) ; les éditions Katha ont publié un recueil intitulé *Translating Partition*. Parmi les études historiques et sociologiques qui ont fleuri au moment des cinquantenaires de l'Indépendance et de la Constitution de la République Indienne, on peut citer *Borders and Boundaries*, de Ritu MENON & Kamla BHASIN, Delhi, Kali for Women, 1998, ainsi que divers numéros spéciaux de revues importantes (*IIC Quarterly Crossing Boundaries*, 1997, *Hindi 3-4, Memories of Partition*, octobre 2000, *The Little Magazine*, mars-avril 2001 « Looking back », et mai-juin 2001, « Belonging »). L'abréaction est une décharge émotionnelle qui permet de libérer les affects liés à un souvenir traumatique.

<sup>2</sup> Car telle est bien la représentation que donne le discours hindou fondamentaliste des rapports entre les deux communautés.

<sup>3</sup> Comme Mahip Singh, laissant sobrement deviner l'horreur qu'affronte, impuissante, la solidarité des liens personnels (*Siècle 21*, N° 13, 2008, « Dans la terreur », trad. du hindi par A. Montaut, qui se passe aussi dans un train), ou Saadat Hasan Manto, disant laconiquement l'horreur par la rage impuissante (*Toba Tek Singh et autres nouvelles*, trad. de l'ourdou par A. Désoulières, Paris, Buchet-Chastel, 2008).

bref, l'autre du village ou de la kasba, constituée rétroactivement en micro climat où règnerait l'entente sans ombre d'une même culture partagée. Le début du roman *Tamas* de Bhisham Sahani<sup>4</sup>, tourné par la suite en feuilleton télévisé, si populaire en Inde qu'il tend à s'imposer comme *le* roman de la partition, est particulièrement significatif : un malheureux apprenti boucher est payé pour égorger un cochon pour des intermédiaires qu'il ne connaît pas plus que leur objectif, et ce cochon se retrouve le lendemain sur les marches de la mosquée, déclenchant les troubles dans le village...

Krishna Baldev Vaid va sur ce plan à contre courant de la correction politique qui consiste à nier les tensions préexistantes : loin de les minimiser<sup>5</sup>, il leur cherche une explication, et du coup pose la seconde question -- comment se cristallise une identité de groupe artificiellement simplifiée--, faisant apparaître le fameux choc des civilisations comme une construction contingente, dans un espace où la différence des cultures, avec les ajustements à l'autre, peut au contraire contribuer à l'épanouissement d'une véritable culture du pluralisme. Rendre ces ajustements moins fragiles revient pour lui à ne pas neutraliser les différences, à en refuser la ségrégation dans l'espace du privé : à tenter de comprendre l'autre comme semblable (humain) et différent sans transformer sa différence en analogie (comme c'est par exemple le cas dans l'entreprise syncrétique d'un Dara Shikoh au dix-septième siècle après Akbar, figure volontiers remise à l'avant scène de la réflexion sur la tolérance).

Son roman sur la Partition (*Temps passé*)<sup>6</sup> met au premier plan une bande d'adolescents des trois confessions unis par leur âge -- l'âge où les identités se cherchent, où les pulsions sexuelles refusent de se soumettre aux discriminations religieuses et de caste imposées par la société et relayées par la famille. Le pivot de ce groupe est le narrateur, particulièrement conscient de la labilité de sa propre identité d'hindou, attiré qu'il est par la rue des prostituées musulmanes (pour lui l'allée de Laila<sup>7</sup>), où réside la femme sikhe qui le fascine, et par les nourritures interdites. Il se décrit comme un demi musulman, dont le hindi est pétri d'ourdou et d'arabe, de même que son meilleur ami, le musulman Aslam, est prêt à se convertir au sikhisme pour les beaux yeux de sa belle et blasphème allègrement, tout en exhibant une vraie culture musulmane de lettré.

Clandestinement mais opiniâtrement, ce petit groupe viole ainsi les tabous les plus profonds et les mieux défendus qui structurent l'identité hindoue en lui construisant un corps pur (dans l'évitement de la souillure du contact sexuel et alimentaire avec l'autre). Le narrateur en particulier articule cette violation systématique des tabous sur

---

<sup>4</sup> Traduit en français par R. Renaud (Paris, Gallimard, 2007).

<sup>5</sup> Et de leur opposer l'héroïsme individuel comme par exemple dans *A Train for Pakistan* de Kushwant Singh, où c'est un sikh fruste qui se sacrifie pour sauver les réfugiés musulmans. Chez Vaid, l'héroïsme n'est pas valorisé, et le boucher musulman qui sauve la famille du narrateur est présenté comme très ambigu (violateur potentiel, voire tueur potentiel).

<sup>6</sup> En hindi *Guzrâ huâ zamânâ*, publié en 1981 et traduit en anglais sous le titre *The Broken Mirror*, Delhi, Penguin Books India (1994) par Charles Sparrow.

<sup>7</sup> Ainsi rebaptisée par le narrateur, d'après la célèbre légende musulmane de Laila et Majnun, mais fustigée par sa mère comme le lieu malfamé par excellence.

une vision de l'identité fluide qui évoque celle d'économistes comme Amartya Sen et de sociologues comme Khubchandani<sup>8</sup>. Mais il théorise en outre sa 'bâtardise' comme une parade essentielle contre la guerre sainte : car pour tuer, dit-il, il faut avoir des certitudes, être sûr de sa propre identité comme une et distincte de celle de l'autre, sûr que l'autre est ainsi l'ennemi. Le doute sur l'unité de sa propre identité est donc l'assurance de ne jamais être un tueur -- mais certainement, comme le dit Vaid, un tuable.

La même revendication d'une identité impure, partagée par un petit groupe d'adultes, qui, à l'annonce de la partition dans l'été 47, quand les tensions se durcissent au point de faire craindre le déchaînement de la violence au village, constituent un comité de la paix (*aman*, en ourdou dans le texte). Ce groupe se voit comme des « fous » (*pâgal*) et fait l'éloge de la folie, une folie qui consiste à ne pas se laisser identifier aux identités claires et antagonisées du jour. Mais derrière le fou, il y a aussi le *divânâ*, le fou mystique, puisque l'ombre de Gandhi figure le Grand Fou (*mahâpâgal*), au même titre que l'adolescent Keshav qui jeûne à mort pour la paix, et que le narrateur agnostique, ou que l'Empereur à la barbe fleurie (Bâdshâh). Ces fous de la paix, au rang desquels se trouvent aussi les prostituées musulmanes, réclament la fin de l'hypocrisie sociale, et revendiquent comme exemplaires les unions mixtes (Hara l'hindou et Nouran la musulmane).

Derrière le fou, il y a aussi le doute critique. J'en ai développé les rapports avec l'humour, la défiance à l'endroit des catégories tranchées et le traumatisme de la séparation plus longuement dans deux articles sur la poétique du vide chez Vaid<sup>9</sup>. L'un des fous exemplaires, auquel s'identifie constamment le narrateur, leader des pacifistes, est un personnage farcesque, qui finit son discours dans un strip-tease échevelé (mettant au passage à nu son désir pour la courtisane Moumtaz Shanti) et qu'on ne connaît que par son surnom Autrement-dit. Roi de la reformulation comme du doute sceptique, se référant également au Coran, à la Gita, à l'Adi Granth et à la Bible, dont il s'empare ainsi toute prétention à dire *la vérité* une, il est aussi le prince de l'humour<sup>10</sup>. Un humour d'auto-dérision que le narrateur fait sien : l'isotopie de la folie, seule arme contre la violence religieuse des bien-pensants, commande celle du rire et du doute critique. Pour pouvoir rire, il faut avoir le cœur pur : être libre du ressentiment, admettre ses torts et ses tares. Les convaincus ne rient pas, les pousse-au-crime dans le roman sont ceux qu'on n'a jamais vu rire. Autrement-dit donne à l'identité fluide, indissociable du doute

---

<sup>8</sup> La notion de « fluid identity » et de « fluid zone » Hindi/Panjabi/Urdu (les trois langues parlées au Panjab et abusivement identifiées aux identités religieuses hindou, sikh, musulman) est théorisée comme concept sociolinguistique par L.M. KHUBCHANDANI (1991, *Language, Culture and Nation building : the challenges of modernization*, Shimla Institute of Advanced Studies, 1997, *Revisualizing Boundaries : A Plurilingual Ethos*, Delhi, Sage). Amartya SEN en développe les implications dans une perspective d'économie sociale : « The Smallness Thrust upon Us », *The Little Magazine* 2-3, June 2001, pp. 6-12.

<sup>9</sup> « La poétique du vide chez Vaid et la résistance à la violence communautaire », *Purushartha* 24, 2004, *Littérature et poétiques pluriculturelles* pp. 113-156 ; « Vaid's Poetics of the Void », *Hindi. Language, Discourse, Writing*, 2-3, 2001, pp. 81-108.

<sup>10</sup> L'*Adi Granth* est le livre sacré des sikhs, la (*Bhagavad*) *Gita*, fragment du *Mahabharata*, en tient lieu pour les hindous. Le nom de Moumtaz Shanti est mi-musulman (*Mumtâz*) mi-hindou (*Shânti* : paix).

et de la dérision, une expression que le narrateur transforme en écriture. Et si les efforts du Comité local de la paix, comme ceux de Gandhi, restent vains devant la montée de la violence, si en tant que protagoniste le narrateur ne peut opposer que son mutisme (voir l'extrait) au déchaînement des passions identitaires, son objectif d'écrivain est de porter, plus tard, une parole témoin qui constitue en soi le mémorial (*yâdgâr*) de la pluralité culturelle. Par son vocabulaire, où le stock lexical arabe et persan se marie au stock sanskrit pour dire l'histoire (*qissâ-ar/gâthâ-sk*) de sa *kasba*. Et par une syntaxe où la modalisation systématique (négation, hypothèse, reformulation alternative) déconstruit la notion même de catégorie tranchée, trait qui l'a souvent fait comparer à Beckett. C'est à ce titre que Vaid, agnostique certes (les séquences du Jugement de Dieu sont récurrentes dans ses oeuvres) mais auteur d'une étrange ré-écriture du mysticisme dévotionnel (« il n'en est pas d'autre », *dûsrâ na koî*, titre emprunté à Mira Bai, poétesse médiévale), de *Mâyâlok* (le monde de Maya), par son écriture, sa forme et son contenu, représente une véritable résistance aux coagulations identitaires à l'oeuvre dans la prise des discours fondamentalistes et des *jihads* qui s'ensuivent. Dire le réel en en montrant toutes les facettes contradictoires, tout l'« autrement-dit », en déployer sur l'axe syntagmatique tout le paradigme, cela permet aussi à Vaid de poser en poète la question du sécularisme laïc dans sa complexité : son propre scepticisme rationnel n'est pas l'envers radical de la foi de Keshav ou de Gandhi, le mode de tolérance auquel tend implicitement ce monde des identités plurielles n'est pas fondé sur une ségrégation du religieux et du public mais sur une prise en compte des histoires culturelles et des traditions locales<sup>11</sup>. Car dans cet espace romanesque, les personnages sont définis aussi, mais jamais exclusivement, par leur identité religieuse, et être humain (*insân*), dit le narrateur avec Autrement-dit, c'est justement ne jamais être exclusivement (*mahaz*)<sup>12</sup> une de ses identités par dessus les autres, quelle qu'elle soit : aphorisme qui définit la vertu d'humanité comme le rejet de l'exclusion (le contraire du « seulement »).

Dans le passage ici présenté, au milieu du roman, peu avant l'annonce de la Partition, le narrateur prend le train pour Lahore où il va poursuivre ses études. Dans l'espace clos du compartiment, les tensions montent entre les voyageurs, dont l'identité socio-religieuse est d'emblée identifiée par les termes d'adresse ou de référence (*Jat* désigne un paysan cultivateur, ici musulman, *lâlâ* un bourgeois aisé, ici hindou, *sardâr*, un sikh) et par leur vocabulaire et leur phraséologie (recourir à *bhagvân* pour en appeler à Dieu, mentionner le *kali yug* comme l'âge sombre, connotent l'hindouisme, *tobâ-tobâ*, *khudâ* 'seigneur' connotent l'islam, etc.). En même temps les rapports très directs se nouent spontanément (les hommes en général se tutoient, si les femmes vouvoient les hommes, y compris leur mari). Peu à peu l'agressivité montante s'empare des signes distinctifs et des clichés associés aux deux communautés (les hindous sont lâches,

<sup>11</sup> Justement celles qui sont effacées dans la reconstruction stéréotypée des identités de groupe unitaires, descellées du socle historique. Voir les réflexions de David Scott à propos du conflit hindous/bouddhistes au Sri Lanka, et de l'insuffisance du concept abstrait de laïcité (« Toleration and Historical Traditions of Difference », *Subaltern Studies* XI, 2000 : 283-304).

<sup>12</sup> Les deux mots sont d'origine arabe, comme celui qui désigne la paix dans le roman, *aman*, de préférence à son équivalent d'origine sanskrite. Analyses plus détaillées dans l'article mentionné note 9.

vivent d'usure, les Musulmans coureurs, voilent leurs femmes, etc.) comme d'un portrait robot simplifié pour opposer un groupe à l'autre, et les injures (*muslâ* pour musulman) manquent finir dans les coups. Le narrateur, muet dès le début de la scène, observe. Muet, il l'est pour deux raisons : par lâcheté, trait revendiqué dans le roman comme une vertu car propre à celui qui ne peut s'ériger en tenant du droit et de la vérité, vertu donc de l'anti-tueur ; le mutisme sert aussi à endosser le rôle de témoin impartial, dénué de toute parole de jugement.

A la fin du roman, quelques mois plus tard, il échappe par miracle aux massacres, en germe dans la séquence du train, qui vont se déchaîner dans la qasba malgré les efforts des quelques « fous », et ne sont pas décrits. Ils ne sont que devinés par le narrateur caché dans la cave du boucher qui a accepté de protéger la famille. Là encore, le narrateur reste un témoin muet, c'est sa mère qui énonce la litanie des disparus, et cette voix se fond peu à peu dans l'anonymat fantasmé d'un cri de détresse, ni humain ni bestial, qui lui-même se confond avec la souffrance même de l'innocent, celle de l'enfant. La brève scène, où le mutisme du narrateur simple témoin se résout dans les larmes de compassion, sert de final au roman, donnant son plein sens à la mystérieuse mort de l'enfant dans le train.

### XXX

C'est à ce moment-là que le chant d'un coq avait déchiré l'air matinal, juste en même temps que celui du muezzin, dont les ondes se prolongèrent un long moment.

- Petit, tu dors ou tu es réveillé ?

Cette femme parle-t-elle à son fils ou à moi, je me le demande. Je ne réponds pas.

- Pourquoi tu ne réponds pas à la dame, toi ? On n'est pas assez bien pour toi ? C'est comme ça qu'elle t'a élevé, ta mère, hein ? Depuis que tu as mis les pieds dans ce train tu restes là à dodeliner de la tête comme un mangeur d'opium ! Qui c'est qui surveillera tes affaires, tu crois ? On n'est pas tes domestiques, non mais !

Si le train ne lui avait pas coupé le caquet en lançant un sifflement prolongé, Dieu sait ce qu'il aurait encore dégoisé. L'interruption n'a fait qu'augmenter sa fureur. D'autres voyageurs lui lancent aussi (comme moi) des regards terrorisés. Si je ne lui réponds pas il va s'emporter encore plus, si je lui réponds il est capable de se lever et de me cogner dessus. Le train ralentit.

- Voilà ma gare qui arrive, je disais. Tu pourrais m'attraper mon bagage et me le passer par la fenêtre, petit ? fait la femme.

Je hoche la tête en signe d'acquiescement.

- Hé, toi là, tu sais pas parler ? Il faudrait un compartiment spécial pour les muets !

La femme regarde le type. Impossible de savoir si elle est en colère ou si elle le regarde juste comme ça.

- Ma petite dame, ton balluchon, je vais te le passer, moi. Je descends aussi à la prochaine. C'est pas ce pauvre muet qui pourrait t'aider avec ton balluchon. Tout ce qu'il sait faire, c'est d'ouvrir des yeux grands comme des soucoupes.

- Dis donc, mon frère, qu'est-ce que tu as à t'acharner contre ce malheureux ? demande un vieil homme à la Brute.

- *Baba*, tu es son père ou quoi ?

- *Toba toba*, fait le vieillard en portant les mains à ses oreilles en signe de désolation scandalisée, comme s'il demandait pourquoi l'autre est si agressif à mon égard<sup>13</sup>.

- S'il ne me fallait pas descendre ici, je lui aurais appris à vivre à ce petit morveux, il faudrait voir !

- Mais au nom du ciel, par Allah, qu'est-ce qu'il t'a fait ce malheureux à la fin, pour que tu sois comme ça déchaîné contre lui ?

Cette fois, c'est un paysan Jat<sup>14</sup>, costaud, qui s'adresse à la Brute.

- Il m'a rien fait, c'est toi par contre...

Le train ralentit de plus en plus.

- Tu as de la chance de descendre ici, autrement je te balancerais par la fenêtre vite fait, rugit le paysan costaud en se penchant de toute sa masse sur la Brute.

Que faisaient tous ces gens pendant que moi, j'étais perdu dans mes rêves ? Pourquoi diable cette explosion de rage tout à coup ? Si Maman était ici, qu'est-ce qu'elle ferait ? Qu'est-ce qu'elle dirait ? Ou si c'était quelqu'un d'autre à ma place, qu'est-ce qu'il ferait ? Autant jouer le muet. De toute manière, tout ça sent le roussi. Qu'est-ce qui va m'arriver à Lahore ? Moi aussi je me fais de la bile, comme Maman. Telle mère, tel fils. Maintenant le train entre en gare, une gare endormie qu'il sort de sa torpeur. Je ne sais ce que la Brute lui a répondu, mais le paysan est en train de manger une *rotie*, assis à côté de moi. A grosse bouchées ; la joue gonflée, la moustache qui monte et qui descend. L'odeur des épices me fait frissonner la narine.

- Tu en veux un bout ?

Et il me passe une moitié de *rotie*. Le train s'arrête dans un spasme, et la Brute manque me tomber dessus.

- Petit, tiens, voilà mon balluchon, passe-le moi par la fenêtre.

Je rends la *rotie* au paysan et empoigne le balluchon, qui n'est pas bien lourd, et la femme, embarquant son enfant, gagne la porte, moi la fenêtre. Mais la Brute me barre le passage. Je cherche du regard le paysan, qui pose sa *rotie* sur la banquette et se lève, la moustache en guerre. La Brute oblique vers l'autre porte en grommelant dans sa barbe.

- Fiston, Dieu te prête vie, Allah te bénisse !

Sur le quai, un petit homme ensommeillé, décrépit, propose ses services aux voyageurs d'une voix éraillée, un seau dans une main, et un gobelet dans l'autre :

<sup>13</sup> *Toba toba* : interjection propre à la culture musulmane accompagnée du geste de se tirer à soi-même les oreilles en signe de contrition ou de réprobation d'un acte auquel on se perçoit comme associé (faire son mea culpa).

<sup>14</sup> Les Jat (nom de caste) sont des paysans, le plus souvent musulmans dans la région.

« Eau hindoue, eau hindoue ! ». Un confrère ployant sous le poids de son outre, propose les siens d'une voix plaintive : « Eau musulmane ! eau musulmane ! ». L'envie me prend de descendre essayer l'eau musulmane. Je n'ai jamais bu de l'eau d'une outre. Mais Maman m'a tellement, tellement défendu de descendre en cours de route. C'est d'ailleurs sûrement pour ça que l'envie me démange de descendre, juste une petite minute. Mais le train s'est ébranlé, reprend sa reptation. (...). Je rentre ma tête, j'ai les yeux qui piquent. Il faut que je fasse attention à mes lunettes, la monture s'est desserrée. Je vais demander au Tout Puissant de me les changer un de ces jours ! En attendant, il faut que je lève le nez pour les garder en position, et ça va devenir une habitude. Encore une mauvaise habitude. (...)

Le paysan m'attend dans le compartiment, avec à la main sa moitié de *rotie*, tartinée d'une sauce jaune, dont je m'empare, à peine assis. Une nouvelle voyageuse est montée, et elle m'observe, depuis la banquette en face. Un enfant sur les genoux. Les deux autres sur les genoux du mari. Tous les quatre sales comme des poux. Leurs nombreux ballots pêle-mêle, entassés par terre. La femme a un éventail multicolore, et quand elle s'évente, j'en profite moi aussi, le paysan aussi peut-être. Je prends un morceau de la *rotie* et attaque la première bouchée. Au grand plaisir du paysan, au grand scandale de la femme : les nouveaux arrivants sont hindous, et ils doivent savoir que moi aussi je suis hindou.

- Ce type avait une case en moins, fait le paysan.

Je me fourre une deuxième bouchée dans le bec, bien que la précédente soit encore en cours de mastication, histoire de ne pas avoir à répondre. La sauce est très pimentée : un délice. Pourvu que ça ne me donne pas soif ! Espérons que le paysan a de l'eau. (...). La femme me regarde avec l'air de vouloir me cracher à la figure.

- Je ne sais pas s'il était fou ou débile, mais il n'était pas normal, ça c'est sûr. Tout le temps qu'il est resté là, il n'a pas arrêté de tarabuster ce gamin. Comme si c'était son père !

Le vieil homme n'a pas oublié la Brute, il en est encore tout scandalisé, et porte encore ses mains à ses oreilles. C'est peut-être une habitude chez lui. Maintenant c'est mon tour d'avoir la joue gonflée, et si j'avais des moustaches on les verrait monter et descendre en mesure.

- Si c'était un *sardar*, un sikh, on pourrait comprendre encore. La chaleur peut leur taper sur le crâne, avec leur turban et toute leur crinière<sup>15</sup>. Mais lui... Il avait bouffé du lion avant de grimper dans le train ou quoi ?

J'aurais voulu dire au vieil homme que c'était le sosie de mon instituteur, mais il n'y a pas le même bonheur à parler qu'à se taire.

- Je lui aurais bien fait recracher tout ce qu'il avait dans le ventre, et ses dents avec, s'il était pas descendu. Tu en veux d'autre, fiston ? J'ai des réserves dans ma besace.

---

<sup>15</sup> Parmi les préceptes imposés par la religion sikhe, il y a l'interdiction de se couper les cheveux et la barbe et l'obligation de porter un turban. La blague selon laquelle les sikhs perdent la tête quand le soleil est au zénith fait partie des clichés sur la stupidité de la communauté, circulant aussi bien chez les Hindous que chez les Musulmans (voir « La mort de Sheikh Burhanuddin », de Kwadja Ahmed Abbas, où demander l'heure à midi au Sardar sert à le ridiculiser).

Je hoche la tête en signe de refus. Peut-être que lui aussi commence à être énervé par mon silence.

- Allez, tu ne diras pas le contraire, ça vaut mieux qu'il soit descendu. On n'est pas ici pour bien longtemps, autant essayer de passer le temps dans la bonne humeur, non ? Ça sert à quoi de se chamailler ?

- Vous avez parfaitement raison, *Baba ji*, mais la justice ça existe quand même, aussi !

- La justice, elle est au royaume des cieux, chez Allah, si elle existe quelque part. Certainement pas ici-bas.

- Ben, moi en tout cas je lui aurais appris à vivre, s'il était pas descendu.

- Les imbéciles, personne peut leur apprendre à vivre.

- Ben, moi, vous savez...

- Bon bon bon, c'est d'accord. N'en parlons plus. Après tout ce n'est pas non plus complètement de sa faute. C'est l'air du temps aussi. Tout le monde perd la boule. On fait la peau à son propre frère, à son voisin. Il y a eu des centaines de milliers de morts à la guerre, le monde entier est à feu et à sang.

- Ah, c'est bien l'âge de Kali, murmure la femme.

- Toi, la ferme ! aboie son mari.

- Qu'est-ce que tu disais, ma petite dame ? demande le paysan en se penchant vers elle.

- Rien du tout, répond le mari.

- Si, elle a dit quelque chose.

- C'est une idiote, elle est toujours à marmonner, comme ça.

- Lala, pourquoi donc tu ne laisses pas ta femme s'exprimer ?

Voilà le paysan qui repart en guerre contre l'injustice.

- Parce que vous, vous les laissez parler, vos femmes ?

- Ça veut dire quoi ? Explique-toi un peu, riposte le paysan, fronçant sa moustache d'une façon menaçante.

Pas de réponse de l'intéressé, qui, à la place, me prend à partie : « J'ai déjà dit à cette idiote d'aller dans le compartiment des femmes, avec les enfants. Il y en a d'autres, de femmes, dans le compartiment des hommes ?

J'ai envie de lui dire que j'en vois trois, moi en tout cas, sans parler de celles que je ne vois pas.

- Moi j'en vois trois, fait le paysan.

- Dans le compartiment des femmes, il n'y a pas un chat. Qu'est-ce que je ferais, moi, toute seule, proteste la femme d'une voix plus assurée.

- Tu vas la fermer ? Imbécile ! menace son mari en levant la main comme pour la frapper.

- Hé, *Lala*, pourquoi tu ne la laisses pas parler ? demande encore une fois le paysan.

- Et vous, vous les laissez parler, peut-être, vos femmes ?

- Lala, tu cherches la bagarre, ou tu veux discuter ?



- Je ne cherche pas la bagarre. Je discute. Vos femmes, vous les condamnez à passer leur vie derrière un voile, et c'est vous qui venez me dire de laisser cette imbécile déblatérer ? Faites un peu attention à ce que vous racontez.

- Qui est-ce qui dit que nos femmes passent leur vie derrière un voile et qu'on les laisse pas parler ? Tu es aveugle ma parole ? Tu vois pas qu'elles sont musulmanes, toutes les trois ? Et tu serais pas sourd aussi ? T'as pas entendu le son de leur voix ?

- Non, je suis pas aveugle, et je suis pas sourd. C'est elle qui est stupide.

- C'est pas l'effet qu'elle me fait. Mais c'est l'effet que tu me fais, toi.

Le mari tremble de rage. Comme s'il avait peur du paysan. Et de lui-même aussi. Et de sa propre femme. Moi aussi je commence à avoir peur du paysan. Pourvu qu'il n'aille pas égorger le bonhomme, histoire de faire respecter la justice, et se tirer avec sa femme. Quant au vieil homme, Dieu sait ce qu'il pense, mais il a porté ses mains à ses oreilles, une fois de plus, en marmonnant son *toba toba*.

- Si elle avait toute sa raison, elle irait pas dans le compartiment des femmes, peut-être ? ajoute le Mari après un temps de réflexion.

- Parce que dans celles qui vont dans le compartiment des femmes, y en a aucune de stupide ? insiste le paysan.

Je réprime mon envie de rire. Je me demande si les muets peuvent rire ou pas. Les deux enfants sur les genoux de leur père se mettent à pleurnicher sans conviction. On a l'impression qu'ils ont le même âge. Un garçon et une fille. Peut-être qu'ils pleurent pour pleurer, sans plus.

- Maintenant c'est qui, qui cherche la bagarre, toi ou moi ?

- Je cherche pas la bagarre, je t'explique une chose. Comment tu veux qu'elle réussisse à s'occuper de trois enfants, toute seule, dans le compartiment des femmes ? Toi tu serais là à discuter le bout de gras, avec nous ou ailleurs, et elle, toute seule de son côté, à tourner en bourrique avec les gamins ? Soif ! Pipi ! Et personne pour l'aider ? Et pas un chat en vue, en plus. Tu trouves pas qu'il y a de quoi avoir peur, non ? Les femmes, c'est les femmes après tout. Comment veux-tu les laisser seules ? Ça existe, la justice, quand même.

J'espère bien que le vieil homme va encore porter ses mains à ses oreilles et faire son *toba toba*, et dire que la justice, elle est au royaume des cieux, chez Allah, et nulle part ailleurs. Mais il écoute avec la dernière attention, comme si c'était à lui de prendre la décision finale. Les enfants sur les genoux de leur père s'agitent comme un boisseau de puces, la peur me prend qu'il les empoigne et les balance par la fenêtre.

- Maintenant, dis-moi, alors, qui c'est l'imbécile, toi, ou elle ? continue le paysan, l'œil désormais rivé, non seulement sur la justice, mais sur la femme.

La voilà justement qui exhibe un sein pour allaiter l'enfant. Lequel n'a pas l'air particulièrement affamé. Ni le sein particulièrement gonflé. La femme est sèche et émaciée. J'ai peur que le mari ne parte à pleurer. Ou se remette à asticoter sa femme.

Elle lui tourne le dos, mais il sait que le paysan et moi, on peut voir son sein. Je voudrais fermer les yeux, mais je n'en fais rien. Maintenant, les enfants sont couchés

sur les genoux de leur père, dans une telle position qu'on dirait qu'eux aussi ils têtent, ils têtent leur père.

- Dis-moi un peu qui c'est l'idiot.

- D'accord Baba, d'accord. C'est moi l'idiot. Et maintenant tu nous fiches la paix. Je t'en supplie. Les mains jointes.

Et les deux enfants d'imiter leur père, joignant les mains en un geste de supplication. La femme sort son autre sein, mais elle a beau le presser, il n'en sort pas une goutte. Elle rabat sa chemise et embrasse l'enfant, qui lui empoigne le nez. Elle se baisse pour lui faire des chatouilles sur le ventre, du bout de son nez. Mais cela ne le fait pas rire, il regarde son père.

- Qu'est-ce qui te prend de joindre les mains comme un suppliant ? Tu peux pas parler en homme ?

- Si tu ne veux pas que je joigne les mains, tu préfères que je te baise les pieds peut-être ? Par les temps qui courent, vous avez le vent en poupe, vous autres. Vos désirs sont des ordres.

- Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

- Ce que je veux dire, tu le sais parfaitement. Aujourd'hui le Pakistan n'est pas encore créé. Mais quand ce sera chose faite, Dieu sait quel sera notre sort, à nous les hindous. Vous nous sucez le sang jusqu'à la dernière goutte, c'est ça ?

Lala balaye l'intégralité du compartiment d'un regard circulaire, comme pour comptabiliser les hindous. Il doit se poser des questions sur mon compte, m'ayant vu accepter les *roties* du paysan. Il sait que je suis au moins à moitié musulman, sinon tout à fait.

- Bon, alors tu te ronges déjà les sangs pour ça ! Baba-ji, vous avez entendu ce qu'il a dit, le Lala ?

- Et comment, que j'ai entendu. *Toba toba*, je me voile la face. Lala t'en fais pas. Personne viendra te sucer le sang. On est des musulmans, pas des barbares.

Le vieil homme porte une fois de plus les mains à ses oreilles.

- Le Pakistan, il se fera, vous en faites pas. Qu'on suce le sang des autres ou pas, toi en tout cas tu pompes l'air à ta femme et à tes enfants.

Mon secret espoir, c'est que les enfants se lèvent en hurlant « Stop, arrêtez la bagarre, faites pas chier avec vos histoires ! »

- Papa, caca ! réclame un gamin.

- Papa, moi aussi ! enchaîne la gamine.

Je crains que la femme n'y aille de son « moi aussi ». Ce que je voudrais dire, moi, c'est : « J'ai soif ».

- Tenez-vous tranquilles, et fermez-la, gueule le mari.

- Comment vous voulez qu'ils se tiennent tranquilles, gueule sa femme.

- Et toi, pourquoi tu les emmènerais pas au petit coin ? Bouge tes fesses, au lieu de rester là peinarde. Idiote !

J'ai peur que le paysan ne se lève pour lui coller une baffe, que l'autre le traite encore d'imbécile. Imbécile !

- Comment veux-tu qu'elle les emmène ? Tu ne vois pas qu'elle a un bébé dans les bras ?

- Emmène-les toi-même, alors.

Lala se met à frémir de rage. Ils sont tous à espérer que je vais me porter volontaire. Ils ont oublié, peut-être, que je suis muet. D'ailleurs les enfants sont sans doute déjà passé à l'acte, parce que ça commence à cogner terriblement dans le compartiment.

Tout d'un coup le mari se met sur pieds. Les enfants manquent dégringoler et se mettent à pleurer. Il les empoigne des deux mains et les pousse en direction des toilettes.

- Lala, c'est pas par là les toilettes. C'est de l'autre côté. Tu sais pas lire ?

Le père inverse la marche, toujours poussant sa progéniture, qui hurle de plus belle.

- Ma petite dame, ton mari est vraiment un con, dit le paysan.

Pas de réponse.

- Je ne sais pas s'il est idiot ou pas, mais ce qui est sûr, c'est qu'il est fou, dit le vieil homme au paysan.

Pas de réponse. Le paysan fixe la femme, attendant toujours sa réponse. Elle, extirpant un sein de sa chemise, le fourre dans la bouche du nourrisson. Lequel, juste par devoir, se met à le mâchouiller mécaniquement.

- Tu veux sucer un bout de canne à sucre ? J'en ai dans ma musette, me demande le paysan, à moi, alors que c'est sûrement pour elle qu'il parle.

J'acquiesce d'un hochement de tête.

- Parle, dis-moi, tu veux en sucer un bout ? demande-t-il à la femme, mais en se tournant vers moi.

De nouveau, j'acquiesce d'un hochement de tête.

- Ma petite dame, toi aussi tu en veux ?

La femme hoche la tête en signe de refus.

- Tu permets que tes enfants en goûtent ?

- Et vous, Baba ?

- Moi ? Comment veux-tu que je mange quoi que ce soit ? Demande d'abord à Allah qu'il me rende mes dents, après on verra.

Pas de réponse du paysan. Je voudrais dire au vieil homme que s'il ne m'a pas recollé mes lunettes, je ne vois pas comment il pourrait lui rendre ses dents. Le paysan va d'abord demander à tous les voyageurs à tour de rôle, avant d'ouvrir sa besace.

- Et ton homme, ton Lala, il en voudra ma petite dame ?

Pas de réponse.

- Tu as raison, il est de mauvais poil, il en voudra pas.

Le paysan se baisse, et s'affaire à ouvrir sa besace. Il n'avait pas besoin de l'ouvrir pour en sortir les morceaux de canne à sucre. Le regard de la femme s'envole dans ma direction, chargé d'on ne sait quel message, peut-être me signifie-t-elle qu'elle n'est pas idiote. Je passe la tête par la fenêtre. *Tchou tchou, tchou, tchou.* Ca roule, ça roule, ça roule, ça roule. Ça défile, à vous donner le tournis, champ, troupeaux, paysans, arbres, puits, fourrés, chaumières.

- Tiens, suce-moi ça <sup>16</sup> ! Tu en prendras bien un morceau de plus ?

Je refuse d'un hochement de tête.

- Tiens, toi aussi ma petite dame, suce-moi ça ! Bon d'accord tu veux pas, mais tu peux les garder pour les enfants. C'est du pur miel.

Le paysan dépose trois morceaux de canne à sucre près de la femme. Un peu comme s'il présentait trois cibles à la fureur vindicative du mari.

- Dis-donc, il y a pris racine, ton mari ! Pourvu qu'il ne soit pas en train de tabasser les gamins dans les toilettes !

La femme tourne la tête en direction des toilettes.

- Ma petite dame, te fais pas de souci. Si tu veux, je vais voir ce qui se passe ?

Pas de réponse. Le train ralentit, le sifflet s'affole. Certains se dressent pour regarder par la fenêtre, inquiets.

- Pourquoi tu n'y touches pas ? Tu les gardes pour plus tard ?

J'acquiesce d'un hochement de tête.

- Où tu vas ? A Lahore ?

J'acquiesce d'un hochement de tête.

- Baba-ji, ce jeune homme va à Lahore, signale le paysan au vieil homme.

- Lahore, Pishore qu'est-ce que ça peut me faire où il va ? Moi je descends à la gare de jonction.

Pourquoi le vieux est-il soudain à cran ?

- Qui habite à Lahore, de ta famille ? Ta sœur ?

J'acquiesce d'un hochement de tête.

- Elle est mariée ?

J'acquiesce d'un hochement de tête.

- Baba-ji, il a une sœur qui habite à Lahore. Elle est mariée.

- Il en a de la veine. Moi j'ai ni mère, ni sœur. Ni fille ni fils. C'est pour ça que je dis que la justice, y en pas, même au royaume d'Allah.

Le paysan préfère ne pas s'appesantir sur les propos du vieil homme. Peut-être qu'il veut éviter de s'embarlificoter dans des histoires de religion. Moi j'aimerais bien poser quelques questions fondamentales au vieil homme, mais les muets doivent se contenter des signes. Et comme je suis un muet de fraîche date, je maîtrise mal l'art des signes.

- Et toi ma petite dame, où tu vas ?

Pas de réponse.

- Ce connard l'a rendue tellement froussarde qu'elle ne peut même plus sortir un mot, me dit le paysan.

A quoi il m'est difficile de répondre d'un simple hochement de tête.

- Peut-être qu'elle a peur de cet idiot, mais de toutes façons les femmes hindoues ne sont pas très causantes.

- N'importe quoi, Baba-ji, arrêtez ! Les femmes c'est les femmes. Hindoues ou musulmanes, c'est du pareil au même ! Si elle n'était pas terrorisée par cet abruti, on

---

<sup>16</sup> Sous-entendu obscène en hindi comme en français.

n'entendrait qu'elle à l'heure qu'il est. Les femmes hindoues, je les connais. Sur toutes les coutures. Dans mon coin il y a beaucoup d'hindous.

- Ce que je voulais dire, c'est que les hindoues ne parlent pas beaucoup avec les Musulmans.

- Et pourquoi s'il vous plaît ? Elles font ce qu'elles veulent, tout ce qu'elles veulent, et comme elles ont envie. Les femmes, c'est les femmes. Hindoues et musulmanes, pareil. Hein, ma petite dame ? C'est pas vrai, ce que je dis ?

Pas de réponse.

- Explique-toi un peu, dit le vieil homme.

- Moi, je dis que cette malheureuse est complètement terrorisée.

- Y a pas que ça. En ce moment, les hindous sont terrorisés, hommes et femmes, tous, pareil. Tous autant qu'ils sont, ils vivent dans la terreur du Pakistan, jour et nuit, qu'il va y avoir le Pakistan.

- Et c'est bien ce qui va arriver. Mais le problème avec les hindous, c'est que c'est vraiment une communauté de lâches. Ne le prends pas mal, ma petite dame, j'explique des choses à Baba-ji.

- Qui pourrait bien faire comprendre à ces bouffeurs de lentilles<sup>17</sup> que le Pakistan, ça ne veut pas forcément dire qu'on va se tourner le dos et cesser de s'adresser la parole ?

- Baba-ji, qu'est-ce qu'ils en ont à faire qu'on s'adresse la parole ? Tout ce qui les intéresse, c'est le fric. C'est tous des rapaces dans cette communauté. Ne le prends pas mal, ma petite dame.

Pourquoi il ne me le dit pas à moi, de ne pas le prendre mal ? Il ne me prendrait pas pour un musulman, quand même ?

- Il y a aussi le petit jeune homme, qui est hindou ? Hein, mon frère, tu es hindou, pas vrai ?

Je hoche la tête en signe d'assentiment.

- Hé bien lui, il a accepté mes *roties* et ma canne à sucre. Il m'a fait plaisir. Et c'est pas pour ça qu'il est devenu musulman. Mais cette dame ne veut pas de ma canne à sucre. Elle en aurait peut-être voulu mais elle a peur du grand con. Ma petite dame, faut pas avoir peur comme ça.

Pas de réponse.

- Evidemment, qu'ils en veulent de notre canne à sucre. Sinon, qu'est-ce qu'ils feraient ? C'est nous les cultivateurs, pas eux. Ils sont bien incapables de cultiver quoi que ce soit. Alors, pourquoi ils peuvent pas manger ce qu'on a préparé de nos mains ?

Pourquoi le vieil homme est en rage, tout à coup ?

- Laissez-les dire non, Baba-ji, qu'ils refusent la nourriture. C'est bien le problème en ce moment, pour eux. Ils pensent qu'à partir du moment où il y aura le

---

<sup>17</sup> Les lentilles (*dâl*) sont l'aliment de base pour les Hindous végétariens en Inde du Nord Ouest, et du coup le terme *dâlkhor* « mangeur de lentilles » devient une insulte à caractère « communautaire », d'où la traduction par « bouffeur »..

Pakistan, ce sera la fin de la ségrégation, la fin des intouchables. Et des usuriers avec. C'est pour ça qu'ils sont contre le Pakistan.

Je voudrais lui dire que moi aussi, je suis contre l'intouchabilité. Et contre l'usure. Et contre le Pakistan aussi. Il me demanderait si ça m'arrive d'être pour quelque chose.

- Insistez pas, on verra bien ce qu'on verra.

Le vieillard est reparti dans sa morosité, il est de nouveau ailleurs. Moi aussi, quand je serai vieux, je serai comme lui, je piquerai des crises de rage, et la minute d'après plus personne, l'accablement. Le train semble sur le point de s'arrêter, sauf qu'il n'y a aucune gare en vue.

- Pourvu qu'il ne reste pas en carafe à cause d'un signal détraqué !

- Ah, maintenant que les Blancs sont en train de se faire la malle, c'est le grand bordel partout.

Je voudrais dire au vieil homme que je suis contre les Blancs aussi. Le train est quasi à l'arrêt, puis le voilà qui reprend de la vitesse, sifflant tout ce qu'il peut. (...)

Le vieil homme est soudain ailleurs. Le train va comme un escargot. La femme tourne la tête en direction des toilettes.

- Ma petite dame, ton mari, il prend son temps, on peut le dire, un sacré poil dans la main. Depuis le temps qu'il est là-bas, tout le wagon aurait pu se vider les tripes ! Il serait pas tombé sur la voie par hasard ? Dis-moi, si tu veux, je vais voir ce qui se passe ?

Pas de réponse de la femme.

- Baba ji, si tu as des bagages à descendre...

- Des bagages, quels bagages tu veux que j'ai ? A part mon petit balluchon... et il pèse une plume.

A présent le paysan et le vieux sont debout, tanguant avec le mouvement du train.

- Ma petite dame, voilà ton homme, et voilà notre gare, Lalamusa !

Le paysan a un rire qui ne va pas du tout à son visage. Son visage est bien à lui, un vrai visage de musulman, son rire est celui d'un requin d'usurier hindou.

- Dis donc, Lala, qu'est-ce que tu fabriquais là-bas, tout ce temps ?

L'homme ravale sa colère. Il a des poignards dans les yeux. Une fois que les deux autres seront descendus, c'est moi qui vais prendre. Et sa femme. Dont le sein pendouille lamentablement comme une poche vide. Le bébé regarde les deux autres gamins, avec l'air de leur demander ce qu'ils pouvaient bien faire là-bas pendant tout ce temps. Quant aux deux autres, ils se blottissent sur les genoux de leur père. Sur le quai les gens galopent le long du train comme s'il était en train de démarrer et non de s'arrêter. Je me lève, avec le paysan.

- Où tu vas, toi ? Tu veux te faire écrabouiller ? Tu ne vois pas le monde qu'il y a ? Assieds-toi, et occupe-toi de ta canne à sucre. Bon au revoir Lala, au revoir la petite dame, on y va Baba ji ?

Je leur emboîte le pas. Au lieu de les suivre, le paysan se contente de viser la sortie à grandes enjambées. Je reste à l'écart, bien décidé à rester planté là jusqu'à l'arrivée des nouveaux occupants. Autrement le père de famille va me voler dans les

plumes. En attendant, il s'en prend à sa femme. Elle lui répond du tac au tac. Je ne comprends rien à ce qu'ils se racontent, peut-être une langue à eux réservée à la bagarre. Les gens qui grimpent à l'assaut du train refoulent à l'intérieur ceux qui veulent sortir, lesquels refoulent sur le quai ceux qui veulent monter. Le paysan se fraie un chemin dehors, le vieil homme aussi. Tous les visages sont déformés par l'angoisse, la cupidité, la tension. La loi de la jungle : ça me donne à la fois envie de hurler et d'éclater de rire.

Le train est reparti, mais je reste encore un peu à la porte. Avant de rejoindre ma place, je prends la résolution de persister dans mon rôle de muet pour le restant du voyage. Je ferais bien le sourd si c'était possible. A présent il y a davantage d'hindous dans le compartiment. Et trois sikhs. (...). Ils ne sont pas côte à côte, et cela leur fait du bien de se voir les uns les autres, ils se regardent comme pour dire, on n'est pas trois, on est trois lakhs un quart<sup>18</sup>. Un gros Lala est venu s'installer à ma place. Avec sa petite famille. Sa femme a l'air d'être sa fille, sa fille a l'air d'être sa petite fille. Il faudrait que je me trouve une autre place. Mais ce type viendra me chercher, il ne lâchera pas le morceau sans bagarre. Dans l'autre coin, sur la même banquette que moi il y a un couple musulman. L'homme a un bonnet à la turque, la femme disparaît sous un *bourqa* douteux. Qui laisse voir son visage. Entre les deux, un gamin de huit dix ans est couché. Sa mère lui caresse le dos, son père, penché sur lui, lui raconte quelque chose, à moins qu'il n'écoute ce que dit l'enfant.

A peine me suis je faufilé à ma place en me faisant tout petit, que le gros Lala demande à l'autre en me montrant du doigt – « Celui-là aussi il est à toi ? »

- Non, celui-là personne ne sait d'où il sort, lui répond Lala avec une moue de dédain dans ma direction.

- On se calme, l'ami, pourquoi tu me débordes dessus ?

Je me lève, le temps qu'il arrange sa masse.

- Bon, vas-y, tu peux t'asseoir maintenant.

En fait, l'espace est encore plus réduit, mais la vieille paysanne décharnée qui occupe la place à côté se pousse un peu et je me coince entre eux deux. (...) La fille me lance des regards appuyés. Elle est peut-être muette. Ou peut-être elle fait semblant. Elle ressemble à sa mère de visage, et de corps à son père. Et moi, à qui je ressemble, de visage ? À un diable sans doute ? Quand est-ce qu'ils vont lancer leur cri de guerre contre moi ? Je me tiens prêt.

- La canne à sucre, vous pouvez la lui donner, je n'en veux pas, dit la femme à son mari, tout en me fixant des yeux.

Pourquoi elle ne rabat pas sa chemise ? Ça y est, elle la baisse. Le bébé la relève et se met à jouer avec le sein tari.

- Si tu n'en voulais pas, pourquoi tu l'as prise alors ?

- Je vous l'ai dit, je n'ai rien pris, c'est cet individu qui l'a posée là.

- Papa, j'en veux, moi, de la canne à sucre.

- Papa, moi aussi.

---

<sup>18</sup> Allusion au code traditionnel des sikhs qui enjoint au fidèle d'être prêt à se battre à un contre cent vingt-cinq mille (un *lakh* = cent mille).

Je m'attends à ce que l'autre aussi, lâchant le sein, s'écrie : « Moi aussi ».

- Mais je vous dis...

- Je le sais, ce que tu dis. Triple idiot ! Tu m'as déshonoré devant lui.

- Devant qui ? s'enquiert le Gros Lard.

- Il avait envie de draguer. Et elle, elle m'a roulé dans la farine devant lui.

- Mais devant qui ? Dis-le, à la fin !

- Arrêtez, ça suffit, vous n'allez pas en faire une histoire, qu'est ce que ça peut faire ?

- Comment ça, en faire une histoire. Bouffe-la, maintenant, sa canne à sucre !

- La canne à sucre à qui ? Pourquoi tu veux pas le dire, frère ? Tu veux parler de ce binoclard ? Explique-toi, à la fin !

Le Gros Lard me déborde dessus, avec ses rondeurs qui m'agressent.

- Papa, j'en veux, de la canne à sucre.

- Toi, tu la fermes. Telle mère, telle fille.

- Y en a d'autres, qui s'engueulent comme ça ? le houspille sa femme, furibonde.

Je regarde autour de moi : les trois sikhs s'engueulent avec leur voisin. Les deux femmes se jettent des regards assassins, la vieille paysanne à côté de moi a l'air franchement énervée, les deux gosses assis sur les genoux de leur père se tirent les cheveux, la femme en *bourqa* houspille son mari, le Gros Lard sa fille. En fait, à part moi et la femme du Gros Lard, tout le monde cherche la bagarre.

- Vous n'avez pas intérêt à parler de ma fille sur ce ton. S'en prendre à une grande jeune fille devant tout le monde, non mais, vous n'avez pas honte ?

C'est la femme de Gros Lard qui sort de sa léthargie. Gros Lard enfle encore un peu plus.

- C'est une dévergondée ta fille ! Une dévergondée ! Comme toi ! Tu vois pas comment elle mate le binoclard, elle a les yeux rivés sur lui. Imbécile !

- Imbécile toi-même !

Sa fille continue à me déshabiller du regard.

- Mange ta canne à sucre, quoi ! Pourquoi tu la manges pas ? reprend Lala.

Sa femme en prend un morceau et le jette par la fenêtre.

- Tu crois que ça va te refaire une vertu de le balancer par la fenêtre ?

La femme prend un deuxième morceau et le jette par la fenêtre.

- Pourquoi tu les as pris alors ?

La femme prend un troisième morceau et le jette par la fenêtre.

- Tu vas tout balancer comme ça ? Balance aussi les gosses tant que tu y es !

Les trois gamins se mettent à pleurer à l'unisson.

- Je vous avais bien dit de prendre un billet de seconde classe, fait la femme du Gros Lard avec une moue dégoûtée.

- *Ya Allah* ! La paysanne porte les mains à ses oreilles en invoquant le ciel à voix si basse que j'ai sans doute été le seul à l'entendre.

- Et l'argent pour les seconde, c'est ton Père peut-être qui me l'aurait donné ?

- Ne vous avisez pas de toucher au nom de mon père !



Je prends ma canne à sucre et la jette par la fenêtre. La fille de Gros Lard ne me quitte pas des yeux. J'ai envie de l'envoyer par la fenêtre elle aussi...

- On va avoir la paix maintenant ? Ça y est, il a jeté sa canne à sucre, lui aussi. Vous allez me laisser tranquille après ça ?

- A qui elle était, cette canne à sucre ? demande Gros Lard.

Pas de réponse. Après nous avoir passés en revue tous les trois, il se tourne vers moi : « A toi ? ». Je hoche la tête pour dire que non.

- C'est pas la peine de lui demander à lui, vous ne voyez pas qu'il est muet ? fait Lala au Gros.

- Pauvre trésor, c'est vrai que tu es muet ? compatit la femme de Gros Lard avec componction.

Je me retrouve dans une situation terriblement acrobatique. Tous les yeux sont rivés sur moi. Si je lâchais une parole, c'est eux qui en perdraient la voix. Je hoche la tête en signe d'acquiescement.

- Oui, il est muet, et un peu simplet aussi, explique la femme de Lala à celle du Gros Lard, qui jette un coup d'œil vers sa fille, comme si elle se disait, elle aussi elle est simplette, mais elle n'est pas muette.

- Il a mangé les *roties* du paysan, comme si c'était sa mère qui les avait préparées, poursuit-elle.

- De quel paysan ? Quelles *roties* ? Explique-nous un peu à la fin !

- Justement, celui-là, qui jouait les chevaliers servants, avec ma femme.

- Ne l'écoutez pas ma sœur, ce qu'il n'a pas digéré, c'est que...

- S'il te faisait pas du gringue, pourquoi tu as pris sa canne à sucre alors ?

- Il est complètement fou.

La femme de Gros Lard la regarde avec l'air de penser : « il est pas le seul ».

- Et où il est passé, ce paysan ? fait le Gros Lard.

- Je ne veux pas le savoir, le diable l'emporte. Il est descendu, ça se voit pas ? Après m'avoir insulté devant tout le monde. Mousla ! Sale mousla.

- Ah comme ça, c'était un mousla, fait le Gros Lard.

- Ne parle pas trop fort, Lalaji. Par les temps qui courent ces mouslas ne se laissent pas marcher sur les pieds. Tout le train en est plein, c'est à se demander où ils vont tous.

- A Lahore, pardi, où veux-tu qu'ils aillent ? Ils font la loi là-bas. Nous aussi on y va, à Lahore, explique le Gros Lard.

- Le muet aussi il y va, ajoute la femme de Lala.

- Comment tu le sais ? fait son mari.

- Tu n'as qu'à lui demander.

- Tu vas à Lahore, toi ?

Je hoche la tête en signe d'acquiescement.

- C'est vrai qu'il comprend tout ce qu'on lui dit, seulement, il peut pas parler, commente la femme de Gros Lard.

(...)

- Un jour ou l'autre, vous verrez qu'il va se mettre à parler, comme ça. Il faut faire confiance au Seigneur *bhagvan*.

- Mais pour accepter des *roties* de la main des mouslas, il faut être un peu dérangé. C'est pour ça que le Seigneur lui en veut, rectifie la femme de Gros Lard.

- Le malheureux avait déjà une case vide de toutes façons, sinon, est-ce qu'il aurait mangé ça ?

- Vous auriez dû l'empêcher, vous autres. Vous auriez dû lui prendre la *rotie* des mains, suggère Lala, la main sur le ventre.

- Et comment, on l'aurait empêché ? Ce mousla était tellement remonté, en plus il était après ma femme, cette idiote.

- Comment ça ?

- De toutes les façons. Ma petite dame par-ci, ma petite dame par-là, et elle, elle réagissait même pas, cette dévergondée !

- Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse ? Vous m'aviez plantée là, toute seule, pour aller aux toilettes. S'il n'y avait pas eu ce muet, dieu sait ce qui aurait pu se passer ! Il ne m'a pas lâchée des yeux, pas un seul instant. Et quel regard !!!

- Tu pouvais pas appeler au secours ? s'emporte le mari.

- Si j'avais fait des histoires il y aurait été encore plus fort. Tout le compartiment était plein de mouslas, à ce moment-là.

- Il vaut mieux ne pas trop se faire remarquer dans ces circonstances, c'est vrai, explique la femme de Gros Lard pour calmer l'autre.

- Et les femmes qui font des histoires on les prend pour des dévergondées, renchérit Gros Lard.

- En tout cas, celle-là, c'est peut-être pas une dévergondée, mais c'est une fameuse imbécile ! Se mettre à allaiter le bébé, carrément, devant lui !

L'intéressée se met à pleurnicher.

- C'est pas avec des larmes de crocodiles que tu vas te refaire une vertu, triple idiote !

L'intéressée se met alors à pleurer pour de bon. Et les gosses à pleurnicher. L'autre femme chuchote quelque chose à l'oreille de son mari et se détourne, sa fille se penche vers moi, peut-être pour me chuchoter quelque chose à l'oreille. Mais son père l'empoigne par l'oreille, et la voilà elle aussi qui se met à pleurer. Tout en gardant les yeux rivés sur moi. Le train lance un sifflement strident, qui nous perce les oreilles à tous.

- Mais qu'est-ce que vous avez tous ? A nous casser les oreilles ? Vous ne pouvez pas attendre d'être chez vous si vous avez envie de vous bagarrer ? S'engueuler comme ça devant tout le monde ! Bande de dévergondés !

La voix de la vieille paysanne décharnée couvre soudain les autres voix. Les gamins arrêtent net de pleurer, et leur mère tente d'en faire autant, mais ne réussit qu'à émettre un long hululement.

- Vous êtes tous cinglés ! Complètement fous ! Vous voulez mettre le train à feu et à sang ou quoi ?

- Pourquoi tu t'énerves, la Petite Mère ? transige le Gros.

- Taisez-vous s'il vous plait, implore sa femme.

- Ne vous avisez pas de m'appeler Petite Mère, vous autres. Je ne suis pas votre petite mère, à personne. La patience a des limites, quand même. Mousla, mousla, non mais ! Si on est des mouslas, vous, vous êtes quoi ? Bande de poltrons !

- Et nous qui croyions qu'elle était hindoue ! me fait la femme de Gros Lard.

Pourquoi à moi ? Elle s'imagine peut-être que c'est moi qui l'ai transformée en mousla, par mon maléfice personnel ? Même si je voulais, je ne pourrais pas lui dire que je le savais dès le début, qu'elle était musulmane.

- Et vous n'avez pas intérêt à me prendre pour une hindoue. Malheur à celui qui..., fulmine la vieille, les yeux crachant le feu.

- L'ennui avec ces rustres, c'est qu'on ne peut jamais savoir si c'est des hindous ou des mouslas.

- Traitez-moi encore de mousla pour voir !

La paysanne est debout, tremblante. La femme de Lala s'arrête net de pleurer. Les deux hommes sont bouche bée. Le train lance un long sifflement.

- Le Pakistan n'est pas encore créé, et voilà déjà ces mousla qui...

- Ne vous avisez pas de parler des musulmans comme ça, bande de salopards ! Le prochain qui dit mousla va comprendre sa douleur.

Un grand musulman se lève.

- Le premier cochon d'infidèle qui parle mal du Pakistan peut faire attention à sa carcasse.

Un vieux mollah est debout dans l'angle opposé, tremblant.

- Il va vous en cuire !

Un jeune homme se lève, menaçant.

- Le premier qui s'avise de dire du mal de nous, il va lui en cuire !

- On le balance par la fenêtre !

- On lui fait la peau !

- Pour le Pakistan !

- Hourrah ! Vive le Pakistan !

- Pour Qaïde Azam !

- Hourrah ! Vive Qaïde Azam Ali Jinnah !

Tous les musulmans se rassoient à leur place : un silence terrible s'abat de tout son poids sur le compartiment. Silence de mort. On n'entend plus que le roulis du train, *tchou tchou tchou*, pantelant et ahanant comme un fauve en cage. J'essaie d'en faire une chansonnette, haletant, accordant mon propre vertige à la course folle du train.

- Papa, ça fait mal.

La voix résonne longuement puis se tait. J'en ai la chair de poule. Chacun porte un regard interrogateur sur chacun. Moi, sur la femme au *bourqa*, penchée sur son enfant. L'homme au bonnet turc est courbé, la tête dans les mains. C'est le seul qui ne s'est pas joint au chœur des diseurs de malédictions, tout à l'heure.

- Maman, ça fait mal.

Maintenant tout le monde a dû comprendre d'où vient la voix, et qu'il ne s'agit pas d'un petit bobo.

- Papa, ça fait mal.

Une voix monocorde, blanche, sans le moindre accent sur aucun mot, sans plainte, sans espoir, sans demande. La voix pure et nue de la douleur sans recours ; qui a fait taire toutes les autres voix. (...) Je me bouche les oreilles avec les deux mains. Ça fait mal ça fait mal ça fait malça faitmalça faitmal. Si on le dit assez vite ça fait une musique, comme le bruit de la locomotive. Je m'endors au bercement de ce leitmotiv (...). Et c'est ainsi, entre veille et sommeil, abruti, que j'arrive à Lahore. Juste avant d'arriver le petit garçon a trouvé la rédemption.

XXX

*La séquence qui sert ici de conclusion à cette montée de la violence est la litanie de la mère du narrateur, au terme des jours de terreur dans la cave<sup>19</sup>.*

Tout à coup elle commence à parler. Ce n'est pas sa façon de parler à elle. Sa voix est si claire, si épurée. C'est comme si toutes ses blessures étaient cicatrisées, tous ses rêves envolés. Comme si ses yeux n'avaient plus une larme pour pleurer, son cœur plus un battement pour palpiter. Comme si elle avait gagné une rive lointaine, loin du malheur et de la douleur, d'où tout apparaîtrait dans l'unité d'une altitude inhumaine. Ce qu'elle dit non plus n'a pas l'air de lui appartenir. Comme si c'était quelque vieille renonçante qui eût pris l'apparence de ma mère pour rapporter les nouvelles d'une voix vide, blanche.

*Ils ont tué Mele Shah.*

*Ils ont tué Vishva le Lutteur.*

*Ils ont tué la vieille Maya.*

*Ils ont tué le desservant de mon temple.*

*Ils ont tué le vieux mendiant aveugle.*

*Ils ont tué Prema, le vendeur de bétel.*

*Ils ont tué Shila le vendeur de crèmes glacées.*

*Ils ont tué notre mendicante au pot de terre.*

*Aucune nouvelle de sa fille.*

*Ils ont tué le père de Keshav.*

*Qu'est-ce qu'ils ont fait de sa mère, les criminels,  
qu'elle se vide de son sang ?*

*Tous ses habits sont rouges.*

*Aucune nouvelle de Chambeli.*

*Ils ont tué son domestique.*

*Ils ont découpé le cadavre de Mele Shah en morceaux,*

*Kumari et Dari l'ont vu de leurs yeux.*

*Ils étaient chez Mele Shah avant d'arriver dans la cachette.*

*Devant Mele Shah et Dari.*

*Bakra et Rahmat le boucher lui ont tout fait à Kumari, là-bas.*

*Et après ils ont tué Mele Shah.*

---

<sup>19</sup> Voir introduction.

*Devant Dari et Kumari.  
 Maintenant tous les deux ils se battent.  
 Le cadavre de la Vieille Maya est dans le caniveau.  
 Ils ont tué Autrement-dit le fou.  
 Ils ont tué l'Homme Tronc.  
 Ils ont tué le vendeur de biscuits.  
 Ils ont tué sa femmel'hindoustanie.  
 Ils ont tué son perroquet Gangaram.  
 Ils ont tué le Prince de la Toux.  
 Ils ont tué sa princesse.  
 Toutes leurs filles, tous leurs fils.  
 Ils ont tué Hara le confiseur.  
 Pas de nouvelles de sa Nouran.  
 Ils ont tué Phalo la tisserande.  
 Les monstres l'ont laissée en triste état.  
 Ils ont tué Himmat Singh.  
 Lui et Phallo étaient cachés ensemble.  
 Ils ont tué la mère de Paro.  
 Son cadavre est dans le caniveau.  
 Ils ont tué l'Empereur.  
 Ils ont tué son cheval.  
 Ils ont tué ton Hardayal.  
 Ils ont tué son père.  
 Ils ont tué sa mère.  
 Ils ont tué Giani le vendeur de bracelets.  
 Ils ont tué le desservant du temple sikh.  
 Ils ont tué ton Jita.  
 Balo s'en est tirée mais tu ne la reconnaîtrais pas.  
 Les monstres l'ont mise dans un état abominable.  
 Elle est là, couchée sous les yeux de sa mère, couverte de sang.  
 Sa mère est indemne.  
 Qu'est-ce qu'elles racontent toutes les deux.  
 On les entend dire tantôt ton nom, tantôt celui de Jita, tantôt celui d'Aslam, ou  
 de Hardayal.  
 Balo ne pense qu'à enlever ses vêtements<sup>20</sup>.  
 Sa mère ne peut plus s'arrêter de rire.  
 Ils ont tué Shastri Ji.  
 Ils ont tué le vendeur de beignets.  
 Ils ont tué la mère de Raja.  
 Ils ont tué Santa le vendeur de maïs.*

---

<sup>20</sup> Allusion probable à la très célèbre nouvelle de Manto, « Khol do » (Ouvre !), où la violée à demi-morte, enfin amenée à l'hôpital local, réagit en ouvrant son pantalon à la demande du médecin d'ouvrir la fenêtre.

*Ils ont tué ton instituteur.  
Ils ont tué l'institutrice.  
Aucune nouvelle de leur fille.  
Ils ont tué le docteur Chamba.  
Aucune nouvelle de sa femme.  
Rani n'est plus qu'un tas de chairs.  
Ces monstres l'ont mise dans un état abominable.  
Ils ont tué le docteur Ditta.  
Les monstres ont mis ses femmes dans un état abominable.  
Ils ont tué Mele Shah.  
Ils ont tué Vishva le lutteur.  
Ils ont tué la vieille Maya.  
Le vieux desservant de mon temple...*

Je me levai, au bout d'un temps infini. Maman parlait toujours. De cette voix nette et blanche. Je me mis à déambuler en songeant à la scène finale d'Hamlet, que notre maître Ravana nous avait lue en classe, nous expliquant qu'à la fin de la pièce les morts se retrouvent tous sur scène. J'étais chancelant. Comme dans la peau d'un fantôme. Le lamento de l'ancienne avait dû entre temps se changer en un appel éraillé qui flotta un moment dans la clarté du petit jour avant de retomber, cassé net. Comme une mauvaise plaisanterie. On aurait cru un enfant vieillard, caché dans un coin, tout seul, qui aurait imité le bêlement d'une chèvre. Pour divertir les blessés affamés. Ou les faire enrager. Ou simplement leur signaler que leurs gémissements sont inutiles, leur souffrance vaine. Et je me mis à écouter de tout mon âme cet appel éraillé, ce bêlement, oubliant tout le reste. Comme si cette voix résumait en elle toutes les voix du monde. La douleur qui sourdait de cette voix m'arrachait à chaque séquence une ébauche de sourire, en même temps que la nausée me prenait. Et malgré tout, j'attendais, retenant mon souffle, la séquence suivante. Comme un sinistré, englouti sous les décombres d'une maison à moitié calcinée, qui tendrait l'oreille vers le fil fragile d'un chant d'oiseau, oubliant qu'il est lui-même en grand danger. Peut-être cet appel éraillé venait-il, non d'un enfant vieillard, non d'une chèvre, mais de quelque autre chimère. Peut-être qu'en cet appel palpitait le son même de la folie, bien au-delà de la plaisanterie, un son où il n'y avait ni bruit ni musique, ni passé ni futur, ni prière ni espoir. Retenant mon souffle dans cette aube indéfinissable, j'avançai vers le coin désert d'où semblait venir la voix. Malgré la peur de trouver là une autre chimère/calamité, chimère à voix de chèvre, à corps de bête inconnue.

Mais quand j'arrivai sur les lieux, je ne vis rien dans le coin. Rien qu'un pauvre orphelin, seul et nu, qui se débattait contre la douleur. Indifférent à l'Indépendance du pays et à la libération. Puni. Dans une petite flaque de sang. Il avait les yeux braqués sur moi. Longtemps, je restai là, pétrifié, titubant sur mes jambes flageolantes, les yeux dans ses yeux. Enfin il cessa de se débattre, moi j'allai m'asseoir près de lui et je me mis à pleurer.